

Jérémie FOA, *Tous ceux qui tombent. Visages du massacre de la Saint-Barthélemy*

Paris, Éd. La Découverte, coll. À la source, 2021, 352 pages

Pierre-Louis Buzzi



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/32044>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.32044](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.32044)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2023

Pagination : 397-400

ISBN : 978-2-81430-502-1

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Pierre-Louis Buzzi, « Jérémie FOA, *Tous ceux qui tombent. Visages du massacre de la Saint-Barthélemy* », *Questions de communication* [En ligne], 43 | 2023, mis en ligne le 01 octobre 2023, consulté le 18 octobre 2023. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/32044> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.32044>



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

inverse les rôles et transforme par un tour de force rhétorique les victimes en bourreaux, brandissant encore une fois la menace de la submersion migratoire et de la déstabilisation de l'État français. Pour lui, le danger islamiste qui pèse sur la France est en tout point comparable à celui qu'ont subi autrefois les protestants : « À ses yeux, les musulmans sont les nouveaux huguenots ; l'enjeu souterrain de la Saint-Barthélemy, c'est donc le prétendu grand remplacement. Le massacre est un geste de résistance, par lequel la France catholique refuse de céder devant l'envahisseur. [...] Il faut donc en finir par la force avec les minorités avant que celles-ci n'en finissent avec nous » (p. 14). Cette lecture est évidemment partielle et partielle, s'accommode de nombreux raccourcis.

Laurent Joly (p. 20-22) dénie toute légitimité et tout intérêt à la vision qu'É. Zemmour a de la Révolution française qu'il perçoit et présente comme une catastrophe sanguinaire porteuse de désastres et de malheurs, dans une perspective contre-révolutionnaire somme toute assez classique, mais à laquelle il « adjoint l'idée que l'éruption de 1789 ne fut pas spontanée, mais préparée par des "sociétés de pensée" dont les philosophes et la franc-maçonnerie, qui formaient une nébuleuse capable d'influencer l'opinion, de la tourner contre les puissants voire, le moment venu, de soulever le pays. Après 1789, ces conspirateurs auraient constitué une cabale de trois mille à quatre mille jacobins tenant les destinées du pays » (p. 20). É. Zemmour, en affirmant cela, renoue avec les antennes paranoïaques et apocalyptiques du siècle dernier qui voyaient dans la chute de la Bastille et de la monarchie le résultat d'un plan mis en œuvre par une phalange de protestants, de juifs et de francs-maçons. Cette thèse complotiste ne résiste pas un seul instant à l'examen scientifique des documents et des témoignages écrits de cette période par les historiens spécialistes de cette période. En effet, penser que la Révolution française aurait été planifiée et dirigée par une minorité univoque souligne une méconnaissance profonde de cet événement historique et de l'influence des masses populaires : « Penser qu'elles furent si manipulables, c'est les penser politiquement incapables. À ne voir dans la Révolution qu'un uniforme et dramatique théâtre de marionnettes, la lecture zemmourienne masque le fait cardinal de la période : l'entrée en politique de multitudes d'hommes et de femmes à l'origine de formes inédites de participation aux destinées de la nation » (p. 21). La lecture zemmourienne oblitère volontairement tout ce qui fait la spécificité du moment révolutionnaire (l'incertitude généralisée,

l'accélération du temps, l'ouverture de l'univers des possibles) pour n'y voir qu'une catastrophe nationale, ce qui constitue une distorsion tendancieuse du cadre historique par « un amoureux de l'ordre, de la hiérarchie et de l'autoritarisme » (p. 22).

Dans le onzième chapitre (p. 32-33), l'historien Gérard Noiriel prend l'exact contrepied de la vision développée par É. Zemmour des mutineries de 1917 durant la Première Guerre mondiale. Là où l'homme politique voit l'exaspération de soldats privés d'une victoire qu'ils sentaient toute proche à la suite de l'offensive lancée sur le chemin des dames, l'historien apporte un vibrant démenti en soulignant que « ces hommes épuisés par deux années et demie de guerre, qui ne cessent d'exprimer dans leur correspondance leurs souffrances et leur envie que la guerre s'arrête, se seraient révoltés pour poursuivre une offensive ratée et très meurtrière. Rien ne saurait être plus faux » (p. 32). Le bellicisme, l'hostilité idéologique au « pacifisme » d'É. Zemmour sont des clés de lecture trompeuses et malhonnêtes que l'historien de métier a pointées avec véhémence, exerçant son métier avec lucidité, qualité dont René Char (*Feuillets d'Hyphnos*, Paris, Gallimard, 1946) en son temps disait qu'elle était « la blessure la plus rapprochée du soleil ». En cette période d'incertitude politique et d'effervescence sociale dans un contexte encore marqué par la crise sanitaire, cet ouvrage est à mettre entre toutes les mains, il s'agit d'une lecture stimulante, un travail nécessaire d'explicitation et un devoir de clairvoyance essentiel à notre époque incertaine et dans notre monde aux repères mouvants.

Alexandre Eyries

Université de Lorraine, Crem, F-54000 Nancy, France
alexandre.eyries@univ-lorraine.fr

Jérémie FOA, *Tous ceux qui tombent. Visages du massacre de la Saint-Barthélemy*

Paris, Éd. La Découverte, coll. À la source, 2021, 352 pages

Maître de conférences habilité à diriger des recherches en histoire moderne à l'université Aix-Marseille, Jérémie Foa livre non pas « une autre histoire de la Saint-Barthélemy [mais] une histoire des autres dans la Saint-Barthélemy » (p. 7). De fait, si le massacre de l'été 1572 bénéficia de nombreux travaux, l'auteur choisit ici non pas de travailler sur les Grands mais, comme il l'écrit dans son introduction, « de l'observer par le bas, au ras du sang, à travers ses protagonistes anonymes, victimes ou tueurs, simples passants et ardents massacreurs » (p. 7). Pour inverser la focale,

J. Foa s'appuie sur les archives notariales puisque les notaires – environ 80 sont en activité à Paris à l'été 1572 – s'intéressent à tous les Parisiens, nobles ou non, produisant une quantité considérable de papiers qui permet d'éclairer l'ordinaire des Parisiens afin d'y deviner et d'y lire les traces d'un événement extra-ordinaire.

Résultat d'un dépouillement important des archives du quotidien, dont les archives notariales, tels les inventaires après décès, ou les archives de la Conciergerie, l'enquête de J. Foa est passionnante et permet de redonner un visage à tous ceux qui sont tombés (et ceux qui font tomber), dressant ainsi une histoire nominale de la Saint-Barthélemy, une approche originale qui saisit rapidement le lecteur. Une explication plus approfondie du choix des sources et de leur analyse aurait sans doute été bienvenue, notamment pour les archives concernant les villes de province. Pourquoi l'auteur regrette-t-il par exemple, et avec raison, la destruction de l'état civil de Paris par la Commune, mais ne dépouille-t-il pas celui de Lyon ? En dépit de ce petit regret, il faut reconnaître le sérieux du travail de J. Foa qui, au-delà d'un dépouillement conséquent d'archives, fait sortir la Saint-Barthélemy des murs parisiens pour aborder les Saint-Barthélemy dans plusieurs villes de France comme Lyon, Bordeaux, ou Toulouse.

Souhaitant donner un nom aux victimes et écrire leur histoire, l'auteur dresse en parallèle le portrait des tueurs. Ces derniers appartiennent à toutes les couches sociales et sont connus de tous : « Tout le monde connaît les coupables car, comme à Paris ou à Lyon, les tueries ont été pilotées par une poignée de notables qui ne se cachent pas » (p. 244) ; de même à Bordeaux où, « la bourgeoisie bordelaise a du sang sur les mains et les membres du parlement sont particulièrement bien représentés dans les rangs des massacreurs » (p. 245). J. Foa met ainsi en évidence le fait que les massacreurs se connaissent entre eux et forment des groupes bien identifiables. Au fil des années précédant l'été 1572, se constituent en effet des groupements d'hommes catholiques zélés qui ont en horreur « la nouvelle opinion », comme la milice bourgeoise parisienne et les porteurs de la châsse de Sainte Geneviève, futurs moteurs du massacre parisien, ou les fidèles des paroisses Saint-Paul et de l'église Saint-Laurent à Lyon. L'auteur met en évidence combien ces hommes réapparaissent souvent lors du massacre et c'est pourquoi, plus d'une fois, il « ne présente plus » tel ou tel tueur, car déjà cité dans un précédent chapitre pour un précédent crime. J. Foa insiste ainsi sur le fait que la Saint-Barthélemy

est le fait de massacreurs de masse, « une poignée d'hommes » (p. 38), l'un d'entre eux se vantant par exemple d'avoir assassiné plus de 400 protestants. Pour autant, cette poignée est loin d'agir seule ; les hommes qui initient le massacre mobilisent des réseaux patiemment tissés au cours des années précédentes (p. 257). Ils savent interpeller la foule par leur charisme et leur prestance et peuvent aisément faire appel à « leur carnet d'adresses » (p. 232), voire à leur clientèle à l'image du duc d'Alençon dont les clients viennent jusque dans la capitale parisienne tuer un de leurs adversaires du Perche, prolongement fatidique de conflits antérieurs (p. 238).

Montrant combien la construction du groupe les années précédant le massacre par la constitution d'un réseau d'hommes de confiance, par un ancrage territorial, un investissement des meneurs dans des cercles paroissiaux par exemple qui les rend identifiables par la foule, et le perfectionnement de compétences sont « la condition de félicité du pogrom » (p. 257), J. Foa démontre brillamment que si le massacre de la Saint-Barthélemy n'est pas prémédité, il est en revanche préparé. Il l'est par des années de persécution, d'arrestation et d'emprisonnement de protestants entre 1568 et 1572 qui permettent aux futurs tueurs d'acquiescer un véritable savoir-faire policier (repérer les protestants, les connaître, savoir qui est qui, qui habite où...) : « Le savoir-faire des tueurs n'a pas surgi sur un coup de tête, dans la chaleur d'une nuit d'été », écrit J. Foa qui poursuit un peu plus loin, « la persécution légale des huguenots est la répétition générale de la nuit de la Saint-Barthélemy » (p. 35-36). Thomas Croizier, Claude Chenet et Nicolas Pezou, régulièrement cités, sont ainsi à l'origine de l'arrestation de la moitié des 504 emprisonnements pour hérésie à la Conciergerie entre 1567 et 1570 (p. 34). Mais ces années de persécution ont aussi impacté les protestants eux-mêmes et expliquent en partie, selon l'auteur, leur manque de réactivité et de résistance lors du massacre : « Habitué au harcèlement par une décennie de persécutions, anesthésiés par la présence faussement rassurante de leurs voisins, les huguenots comprirent trop tard qu'en dépit des gestes fort semblables à ceux des ans passés [...], il y avait quelque chose d'inouï, de radicalement inédit dans la Saint-Barthélemy » (p. 10).

J. Foa se penche aussi sur quelques-unes des 10 000 victimes de la Saint-Barthélemy, victimes auxquelles il veut (re)donner un nom et les sortir de l'oubli, pour ne pas dire les sortir de terre, comme il l'affirme lui-même au sujet d'un désir : celui de

fouiller sous la tour Eiffel pour retrouver les corps des protestants jetés à la Seine (chapitre « Les grands cimetières sous la tour Eiffel », p. 101-111). Si l'auteur montre ainsi combien les violences du massacre ne sont pas complètement spontanées mais que, au contraire, elles s'inscrivent dans une temporalité plus longue de persécutions menées et réalisées par les proches et voisins des protestants, il insiste – et c'est sans aucun doute l'un des apports majeurs de l'œuvre de J. Foa – sur le fait que victimes et tueurs se connaissent et vivent proches les uns des autres. De fait, si la méthodologie de la micro-histoire permet à l'historien de redonner un visage à tous ceux qui tombent, elle permet aussi et surtout de démontrer que tueurs et victimes se fréquentent et se ressemblent. J. Foa met donc un point d'honneur à démontrer l'idée selon laquelle les massacres ont surtout lieu dans les villes en raison d'un éventuel anonymat plus grand qu'à la campagne. Au contraire, reprenant l'expression de « massacre de proximité » (p. 8) d'Hélène Dumas (*Le Massacre au village. Le génocide des Tutsi au Rwanda*, Paris, Éd. Le Seuil, 2014), l'historien moderniste insiste : « La Saint-Barthélemy est, on le sait, un crime des interconnaissances, commis par des hommes qui savent pertinemment qui sont les êtres qu'ils anéantissent » (p. 230). J. Foa présente même plusieurs assassinats où la Saint-Barthélemy sert aux tueurs « pour régler d'anciens comptes » et forme « le prolongement de concurrences économiques, de jalousies personnelles ou de querelles familiales » (p. 249). En effet, bien des tueurs finissent par récupérer les offices, biens, mobiliers et immobiliers de leurs victimes. Cette notion de « massacre de proximité » se révèle essentielle et centrale dans l'œuvre de J. Foa tant les tueurs s'appuient sur leur familiarité avec les habitants de leur quartier pour identifier et arrêter les protestants qu'ils croisent tous les jours. Il l'affirme clairement : « La Saint-Barthélemy est l'opposé d'un massacre mercenaire. Pour trouver le "nommé Pusin, taincurier", il faut davantage qu'une liste ; il faut une mémoire, un regard, un tour de main » (p. 188).

Mettant de la sorte en lumière le passif des tueurs et leur réseau, l'auteur décrit, dans la suite des travaux de Denis Crouzet, la violence des massacres : les temporalités lorsque les cloches sonnent, les supplices et violences subies par les protestants, les armes utilisées, les exclamations convoquées, et les « rituels » employés pour déshumaniser la victime protestante et « purifier » la ville en jetant les corps des tués dans le fleuve proche. Tout au long de son ouvrage, J. Foa se questionne ainsi sur les moyens mis en œuvre par les tueurs pour arrêter et massacrer

leurs voisins, car c'est bel et bien une histoire du *comment* plus que du *pourquoi* du massacre qui est donnée au lecteur à travers vingt-six chapitres biographiques présentant l'histoire d'une victime ou d'un groupe et de leurs tueurs.

Le livre se lit très agréablement et le lecteur entre avec facilité dans la vie des coupables et des victimes. J. Foa plonge dans le quotidien de celles-ci en énumérant leurs biens, en visitant leur domicile, leur rue, citant leurs lieux de vie et leurs activités professionnelles, établissant des liens entre elles. Et à côté de ces victimes et de leurs tueurs, à Paris comme dans les provinces où le massacre commence plus tard (le 31 août à Lyon, à partir du 3 octobre à Bordeaux), J. Foa s'arrête aussi sur ceux qui passent « entre les gouttes » (p. 113), ceux qui poursuivent leur vie de tous les jours. « Mesurer le paroxysme, estimer l'horreur, c'est aussi tenter de percevoir la routine comme un possible, comme un déterminant malgré tout de l'action, essayer de comprendre la capacité du social à résister à la déflagration qui gronde » (p. 120).

Enfin, autre trait spécifique à l'œuvre de J. Foa, son caractère d'essai. Au cœur même de ces chapitres, l'auteur livre ses questionnements et réflexions sur la recherche historique. Il partage ses doutes, ses désirs et les liens qu'il entretient avec ses recherches. S'imaginant en train de fouiller sous la tour Eiffel pour retrouver des corps des trépassés de la Saint-Barthélemy, J. Foa se présente comme « plein des fantômes de la Saint-Barthélemy » (p. 103) et témoigne de son investissement personnel dans sa recherche. Regrettant « la tyrannie des archives », l'auteur rêve alors d'« endosser le costume de l'archéologue découvreur de nouvelles sources » (p. 101). De fait, au-delà d'un simple récit ou d'une succession de biographies de victimes et de tueurs, le livre de J. Foa donne à voir en partie ce qu'est le métier d'historien. En effet, l'auteur présente non seulement les conclusions de ses recherches mais tout son parcours et, d'une certaine manière, une fabrique de l'histoire. Ici, il émet une hypothèse, la développe, avant de devoir reconnaître qu'elle n'est pas plausible (p. 146) ; ailleurs, il témoigne de l'inconscient de l'historien lorsque la graphie d'un 1572 « saute aux yeux » et le fait « basculer d'un balayage en mode mineur à une lecture attentive » (p. 277) ou lorsqu'il se met à douter de l'orthographe d'un nom pour finalement retrouver le bon (p. 91, p. 129). Ailleurs encore, il déplore l'absence de sources (p. 50), leur destruction (p. 217) ou l'incapacité pour l'historien d'en connaître plus sur la vie de tel personnage croisé

ici ou là dans des registres, lui laissant alors « ce goût d'inachevé » (p. 65). Enfin, il regrette de ne pas pouvoir connaître les sentiments des personnages dont il retrace la vie (p. 113 et sq.). Par exemple, il aurait aimé savoir ce que les gens qui ne massacrent pas « ont ressenti à contracter tandis que d'autres agonisent, si de la honte ou de l'embarras ont fait trembler leurs mains » (p. 114). Rêvant de pouvoir « passer le passé à l'ultraviolet – retrouver quelque chose des disparus » (p. 85), il donne à son enquête, une dimension morale, reconnaissant toutefois que « les bons sentiments ne font pas les bons historiens » (p. 109).

Le dernier chapitre, non conclusif, et c'est peut-être ici un léger regret, « se ferme sur le bal insouciant des massacreurs », restés ou devenus « des hommes respectables » (p. 263). Tous bénéficient d'un silence de la Couronne pour ne pas dire une protection, voire même d'une promotion tel Nicolas Pezou devenu prévôt général de Languedoc, tandis que Thomas Crozier finit ses jours dans la maison d'une de ses victimes de la Saint-Barthélemy qu'il a lui-même rachetée (p. 277) : « On ne se débarrasse pas de ses fantômes » (p. 279).

Publié dans une collection qui mérite d'être connue et sur un papier agréable à feuilleter, le travail de J. Foa est plaisant à lire, passionnant même. Enrichi de photographies de documents d'archives et des adresses des études notariales parisiennes à l'été 1572, il ne peut qu'être recommandé tant son approche et son écriture sont originales et servent le contenu.

Pierre-Louis Buzzi

Université de Lorraine, Crulh, F-54000 Nancy, France
 pierrelouis.buzzi@gmail.com

Thomas Frank, *Le populisme, voilà l'ennemi ! Brève histoire de la haine du peuple et de la peur de la démocratie des années 1890 à nos jours*
 Marseille, Éd. Agone, coll. Contre-feux, 2021, 405 pages

Thomas Frank, essayiste américain est connu pour avoir publié deux essais célèbres dont le premier est *Pourquoi les pauvres votent à droite* (trad. de l'anglais par Frédéric Cotton, Éd. Agone, 2008) et son pendant *Pourquoi les riches votent à gauche* (trad. de l'anglais par Étienne Dobenesque, Éd. Agone, 2018). L'ordre de publication de ces deux ouvrages reflète le parcours de l'auteur puisque celui-ci a commencé par une implication au sein du Parti républicain à l'université avant de s'en détacher sous la présidence

de George W. Bush et de se montrer très critique par rapport à la présidence de Donald Trump. Après avoir analysé le paysage politique américain dans de nombreuses publications internationales, il s'attaque au terme de populisme dans le présent ouvrage qui a inondé la sphère médiatico-politique lors de l'élection présidentielle de 2016 qui aura vu D. Trump victorieux. T. Frank dresse le constat selon lequel nous traverserions « moment populiste » (p. 16). Il propose une lecture historique et partisane du concept de populisme qui ouvre une perspective sur le sens même du mot.

Originaire du Kansas, il a publié un ouvrage sur son état natal en 2004 : *What's the Matter with Kansas ?* (New York, Metropolitan Book, 2004), dans lequel il examine la naissance du conservatisme anti-élite. C'est aussi à cet endroit qu'il débute son ouvrage, car c'est au Kansas que les partisans des partis populistes se réunirent à plusieurs reprises, aux prémices du premier mouvement populiste américain : le Parti populiste.

Mouvement de masse de gauche radicale, il se définissait comme étant un « mouvement de citoyens ordinaires qui demandaient des réformes économiques démocratiques » (p. 25), alors que ses détracteurs le brocardaient en le dépeignant comme « un dangereux mouvement d'agreur sans fondement auquel des démagogues poussaient la partie la moins recommandable de la population » (p. 26). L'auteur prend parti pour ce que l'on pourrait qualifier de populisme de gauche.

Il retrace la manière dont les mouvements populistes ont traversé le temps médiatico-politique américain, en se battant contre la ploutocratie du *Gilded Age*. Il décrit la manière dont le populisme du président Franklin D. Roosevelt et de son *new deal* a répondu aux aspirations du peuple américain suite à la crise de 1939, tout en exacerbant les tensions avec les élites américaines.

T. Frank développe le point de vue d'un populisme de gauche qui, à l'exception d'universitaires comme Chantal Mouffe et Ernesto Laclau, détonne dans le paysage universitaire. Pour lui, le populisme est la solution et non le problème. C'est pourquoi il prend parti pour un populisme de gauche en reprenant en *leitmotiv* l'opposition « Nous » contre « Eux ». Le titre lui-même joue avec cette opposition et T. Frank réalise un renversement de vue tout au long de ce livre. En soulignant le clivage de classe qui sous-tend, selon lui, la question du populisme, il éloigne le